

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 1

Artikel: Aventure que M. de Voltaire eut avec Gibbon, l'historien, dans le grand berceau de charmille à Ferney, en 1776
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179294>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis



PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur Vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, 1^{er} janvier 1867.

Notre petit journal commence aujourd'hui sa cinquième année, à laquelle il est arrivé sans faire beaucoup de bruit, il est vrai, mais en groupant autour de lui des abonnés fidèles, des lecteurs assidus et sympathiques. Il a souvent entendu battre la grosse caisse de la réclame par quelques-uns de ses collègues sans jamais s'en émouvoir, ni chercher à les imiter; et cependant il reçoit à chaque instant de nouvelles marques de satisfaction. Dans sa marche modeste, quelquefois même hésitante, mais ne froissant rien sur son passage et n'ayant d'autre but que celui de faire passer à ses lecteurs quelques moments agréables, le *Conteur vaudois* a néanmoins fait du chemin et se trouve maintenant dans des conditions qui assurent son existence.

Nous continuerons à faire tous nos efforts pour augmenter l'intérêt de cette feuille en travaillant à apporter encore plus de variété dans le choix de nos articles. — Puissent nos collaborateurs, auxquels nous adressons ici les plus vifs remerciements, faciliter notre tâche et nous conserver leur précieux concours.

Nous pouvons donc dire à nos lecteurs, en commençant cette nouvelle année: nous espérons faire mieux encore que du passé; — à coup sûr, nous ne ferons pas moins bien.

La rédaction.

Tzanson dé boun-an.

Dieu vos àidài, grachaux, grachausés,
Dieu vos àidài, petits et grands,
Dieu vos àidài, épaux, épautés,
Dieu vos baillài bons brés et mans!
Mâ sède-vous que vu vo dere?
Medzi de la tomma, d'au pan,
Mâ por la sâi garda lo pere;
Vaique ma tzanson dé boun-an.

L'an que vint ne sara pas croûio,
Lé ceresis ant deis botons
Kaisi-vos dan, quand ie vos oûio!
Lo dzalin a tiâ lé couatrons
Lés dzeins porrant paî laus dettés,
Et se lei a deis brama fam,
C'est que l'an bu trau dé quartettés:
Vaique ma tzanson dé boun-an.

Au cabaret ti elliaus fifâres,
Contre la tchertâ bouêlan trau.
— Baidé pas tant elliaus quartettâres;
Travailli mê, vos arâi prau;
Nâi-vos pas prau bu por on iâdzo?
Vos fau dau vivro pôr déman;
Pas tant dé braga, dau coradzo!
Vaique ma tzanson dé boun-an.

Laissi fère la politica
A ti elliaus dzein qu'èin fant meti:
Po fère à veni la pratica,
Lo monnâi dâi resta tzi li.
Po fère à veni la pedance,
Ein auton fô veri son tzan,
Et fô vivre su l'espérance:
Vaique ma tzanson dé boun-an.

L. FAVRAT.

Nous venons de recevoir de M. Gilliard, syndic, à Fiez, l'anecdote suivante. Tout en le remerciant de cette communication, nous nous permettons de rappeler à ceux de nos abonnés qui auraient en portefeuille des morceaux semblables ou autres, rentrant dans le genre de notre journal, que leurs communications seront accueillies avec plaisir.

Aventure que M. de Voltaire eut avec Gibbon, l'historien, dans le grand berceau de charmille à Ferney, en 1776.

Gibbon, l'historien, habitait Lausanne, et était en correspondance avec M. de Voltaire; ils ne s'étaient jamais vus, et ne se connaissaient que par lettres. Gibbon, choqué de ce que Voltaire avait parlé contre lui dans ses écrits, fit une satire, dans laquelle il représentait Voltaire comme un homme turbulent et même emporté.

Voltaire, à son tour, fit une caricature où Gibbon était représenté comme un nain, ayant un gros ventre, une tête énorme, un nez plat, etc., et la lui envoya à Lausanne. Dès cette époque, ces deux auteurs cessèrent leur correspondance.

Quelque temps après, Gibbon vint à Genève; il alla voir M. Tronchin, qui était ami de M. de Voltaire, et lui dit: Voltaire se moque de moi; je veux aller le voir à Ferney, car on dit qu'il n'est pas beau. M. Tronchin rapporta à Voltaire ce que Gibbon lui avait dit. Deux

jours après, Gibbon arrive au château de Ferney et demande à voir M. de Voltaire.

Ce dernier, étant prévenu des intentions de Gibbon, fit demander M^{me} Denis, sa nièce, et lui dit : « Vous aurez toutes les attentions possibles pour cet Anglais, c'est un homme d'un grand mérite, que j'estime beaucoup ; mais je connais son intention, il ne me verra pas ; » puis il se retire dans son appartement. M^{me} Denis reçut très-bien Gibbon, et le conduisit au salon. Lorsque celui-ci fut installé dans la maison, et qu'il sut que M. de Voltaire ne voulait pas le voir, il prit un fauteuil, s'assit au milieu du salon, et s'écria : « Puisqu'il ne veut pas, je ne veux pas non plus m'en aller. » Il ordonna à ses domestiques de partir, renvoya sa voiture et resta dans la maison.

La nuit vint, il fallut lui donner une chambre, il but et mangea avec les dames de la maison. Le lendemain, ce fut la même cérémonie, mais il ne vit pas Voltaire.

On lui dit alors : « Mais, Monsieur, votre visite est bien longue, elle ennuie Monseigneur. » — « C'est égal, reprit Gibbon, je suis venu pour le voir, je ne m'en irai pas sans l'avoir vu. »

Il persista pendant trois jours. Le troisième jour, Voltaire, impatient d'une visite aussi longue, qui contrariait ses habitudes, lui écrivit :

« Monsieur,

Don Quichotte prenait des auberges pour des châteaux, mais vous, vous prenez mon château pour une auberge. »

Gibbon répondit à Voltaire par ces vers :

En ces lieux, je comptais voir le Dieu du génie,
L'entendre, lui parler et m'instruire en tout point ;
Mais, comme Lucullus, à qui je porte envie,
Chez vous on boit, on mange, et l'on ne vous voit point.

Gibbon lui envoya ses vers, et partit de suite ; pendant son séjour à Ferney, il avait eu soin de s'informer, en questionnant les domestiques de la maison, des habitudes de leur maître.

Après avoir fait son plan de conduite, Gibbon arrive un jour à Ferney, de grand matin, laisse sa voiture au village, monte à pied au château, s'adresse au cocher, demande à voir une petite jument que Voltaire préférerait à ses autres chevaux, et dit à celui qui la lui montrait : « Eh bien, mon ami, si tu veux la mener dans le grand berceau de charmillle où va se promener Voltaire, et la laisser courir, je te donnerai un bon pour-boire. »

Le cocher fit ce qu'on lui demandait, et pendant ce temps, Gibbon se cacha dans la charmillle pour voir l'effet de son stratagème.

Voltaire, qui était dans sa bibliothèque, dont la fenêtre donnait sur l'allée de charmillle, lisant ses lettres de la veille, entend du bruit, demande à son cocher pourquoi la jument est là ; celui-ci répond que la jument s'est échappée. Voltaire descend, court dans l'allée pour arrêter sa jument ; alors Gibbon sort de son gîte, croise Voltaire, le regarde bien par devant et par derrière, puis s'en va en battant des mains, se moquant de lui, en disant : « Adieu, Voltaire, je t'ai vu cette fois ! Tu n'es pas beau non plus. »

Voltaire, furieux de se voir joué, rentre dans sa bibliothèque, appelle Wagnière, son secrétaire, et lui dit : « Cours vite après cet Anglais, et demande-lui douze sols pour avoir vu la bête. » Wagnière trouve Gibbon près de la grille et lui dit : « Monsieur, Monseigneur exige que vous me donniez douze sols pour avoir vu la bête. » — « C'est juste, reprit Gibbon, en voilà vingt-quatre ; tu diras à ton seigneur que j'ai payé pour deux séances, je reviendrai demain. »

Lorsque Wagnière vint rapporter cette réponse à son maître, Voltaire répondit : « Ce diable d'Anglais est plus méchant que moi, il me jouera quelque mauvais tour, il faut faire ma paix avec lui. Wagnière, il faut aller l'inviter à venir dîner demain avec moi. »

En effet, le lendemain, Voltaire lui envoya une invitation par écrit, et son équipage en grande tenue pour le chercher. Gibbon se rendit à l'invitation comme s'il ne s'était rien passé. Voltaire le reçut très-bien à la descente de la voiture, et le présenta à la société qu'il avait convoquée pour sa réception.

Ces deux grands hommes ne manquèrent pas de bons mots pour amuser la société. Dès lors, ils ont toujours été bons amis. Gibbon rendait de fréquentes visites à M. de Voltaire, et restait trois à quatre jours au château. Il ne fut plus question de ce qui s'était passé dans l'allée de charmillle.

Les causeries du *Messenger de Belmont*.

Tous les messagers et messagères sont causeurs, à la seule exception peut-être de ce messenger laconique que le gouvernement français envoie de temps en temps aux rédactions des journaux parisiens, pour les avertir, et qui ne ressemble pas mal aux croquemitaines dont on se sert pour effrayer les petits enfants, quand ils ne sont pas sages. Le nom qu'on lui donne semble justifier cette comparaison ; on l'appelle l'homme noir, et sa mission consiste à préserver la France du *spectre rouge*.

D'un autre côté, les messagers ne sont pas tous boîteux, à l'exception bien constatée d'un grand nombre de facteurs de poste qui sont chargés de remettre les étrennes des parrains et des marraines, des oncles et des tantes, et qui bien souvent n'arrivent malheureusement qu'après la grande fête de Noël ou de St-Sylvestre, comme la moutarde après dîner. Quelques méchantes langues prétendent que les employés du télégraphe ambitionnent aussi la gloire d'appartenir à la classe respectable des messagers boîteux, et que, semblables à la déesse Némésis, ils atteignent leurs victimes, en marchant sur des béquilles.

Quant au *Messenger de Belmont*, que nous avons l'honneur de présenter au *Conteur vaudois* et dans lequel ce dernier a immédiatement reconnu un puissant collaborateur, en l'engageant à égayer quelquefois ses lecteurs par ses causeries, la vérité nous oblige d'avouer franchement que non-seulement il était boîteux, mais encore borgne, d'un côté, comme disent les montagnards d'en haut, et que par-dessus le marché il était bossu devant et derrière, comme le célèbre Esope et comme Triboulet, le bouffon de François I^{er}.

Ce sont là des difformités qui ne sont nullement propres à prévenir en sa faveur ; car un messenger doit être lesté, avoir les deux yeux ouverts sur son chemin, et ne pas être chargé de paquets donnés par la nature, puisqu'il doit déjà transporter ceux d'autrui.

Cette observation a l'apparence d'être de quelque poids, particulièrement en ce qui concerne les paquets ; mais en pesant bien le pour et le contre, il nous semble que les béquilles n'empêchent jamais les gens de faire leur chemin, pourvu que leur tête soit bonne, et que le borgne a même l'avantage de voir deux yeux à celui qui a bonne vue et qui ne peut lui en voir qu'un.